

LE JOUR, 1947
18 Mai 1947

PROPOS DOMINICAUX

Le dimanche qui précède celui des élections, peut-on espérer un moment de réflexion chacun, un effort de recueillement pour sortir du tumulte et rentrer en soi-même ?

En considérant les derniers quinze jours, ils sont nombreux ceux qui devront admettre de bonne foi qu'ils ont à leur actif des mouvements très passionnés, peut-être quelque folie.

Les pays de soleil dont les institutions « démocratiques » se réclament de celles des pays du Nord, se demandent rarement si chez-eux les hommes, si les natures et les tempéraments sont les mêmes pour que les institutions et les réactions soient les mêmes ?

Comme si les institutions n'étaient pas faites pour les hommes et non point les hommes pour les institutions !

En Angleterre, par exemple, où la presse a toujours été libre, nous admirons comment une presse libre se comporte. Quand, chez nous, la presse est libre, nous voyons ce qui se passe et comment en la niant, elle peut maltraiter la liberté.

Mais les années feront ce que la philosophie seule ne saurait faire. Des traditions s'établiront qui corrigeront avec la rigidité des théories des fautes et des abus.

Toute la question est de donner aux traditions le temps de s'établir, de ne pas ébranler l'arbre avant qu'il ait poussé des racines profondes.

De tant de campagnes électorales d'autrefois, dans la colère et dans les cris, qu'est-il resté depuis vingt-cinq ans ? Quel résidu, quelle poussière ?

Pourtant nous savons tous qu'alors les clameurs étaient légitimes parce qu'il n'y avait pas de liberté.

Aujourd'hui tout annonce au contraire, tout marque la liberté et jusqu'aux excès qu'elle engendre.

Que les jeunes gens ne s'y trompent pas ! Eux qui sont notre espoir, la sagesse n'est pas toujours de leur côté. Beaucoup en conviendraient généreusement s'ils en faisaient le bref examen de conscience qu'on leur propose. Ce qu'ils sont aujourd'hui nous l'avons été autrefois et nous n'avons pas fini, à l'âge où nous sommes, d'évoquer des erreurs lointaines.

Qu'ils le sachent, notre Liban c'est une longue patience qui sera toujours sa politique la plus sûre ; non certes dans l'inertie, mais dans cette sorte d'effort qui se soucie de ne briser aucun équilibre, qui n'arrête pas les mouvements de l'horloge sous prétexte de la remonter.

Nous donnions naguère à d'autres le conseil de « se hâter lentement ». C'est aussi notre cas. « Rien ne sert de courir... » la leçon du fabuliste est plus sûre que celle des révolutions. Alors que l'évolution est conforme à la vie, la révolution peut blesser mortellement avant de guérir.

A ceux-là qui nous feront l'honneur de nous lire nous demandons d'enseigner autour d'eux le calme, et de mettre l'avenir de ce doux pays libanais au-dessus de tous les mouvements d'humeur.

Il ne saurait y avoir que cinquante cinq députés, cette fois du moins. Faut-il vraiment que ceux qui ne le seront pas se rattrapent en exposant ce pays, qu'ils prétendent vouloir servir mieux que les autres, à toute sorte de périls ?